

**Réfléchir à la notion de solitude : pourquoi voudrait-on se couper de la communauté? Que peut-on lui reprocher ?**

**à l'inverse, que penser de celui qui veut se séparer de la communauté ?**

## Résumé

### **Plan détaillé**

1) Formulation et récusation du problème

- Evocation imagée du milieu intellectuel du Quartier latin parisien : rencontres incessantes comme fondement de l'activité intellectuelle
- Formulation du problème : peut-on « vivre [...] loin de tout » ?
- Récusation du problème : la solitude permet en réalité de se retrouver « près de soi », ce qui rend l'activité intellectuelle plus riche. Argument d'autorité : Montaigne.
- Explicitation des causes de ce renversement : seule l'activité intellectuelle personnelle et autonome, sans appui sur les livres ni sur autrui, est véritablement infinie.

2) Qui est le « sauvage » ? Soi ou l'autre ?

- Affirmation de sa propre « sauvagerie », en accord avec celle du pays où Conche vit.
- Caractérisation des habitants de ce pays : peu aimables (car chasseurs) mais par là même appropriés à ce projet d'autonomie intellectuelle (on ne peut fréquenter un chasseur).
- Concession : les habitants du pays vivent en société (ils ont une langue), c'est l'auteur qui s'en exclut car sa langue à lui est impropre à la communication : langage de raisonnement, d'argumentation, et non de communication alors même qu'il vise l'universel.

3) solitude et amitié

- La sauvagerie est aussi une façon de repenser l'amitié comme un lien indéfectible, au-delà des aléas de la fréquentation plus ou moins régulière.
- Élargissement de la notion d'amitié : compagnonnages des livres mais aussi des éléments de la nature, source d'éblouissement par laquelle l'auteur réalise aussi la honte qu'il a d'être humain.

Difficile pour un intellectuel parisien d'imaginer la vie hors de la capitale. Pourtant je sens que cet endroit isolé qu'est la campagne m'aide à me retrouver. C'est aussi le cas de Montaigne : ayant écrit à la campagne, il a certes rendu son œuvre moins parfaite mais elle a gagné en authenticité. Ce pays où ne règne aucune norme intellectuelle préétablie laisse libre le jugement du philosophe.

J'aime la « sauvagerie » de l'arrière-pays car je me sens sauvage au sens de Littré. Par exemple mon aversion pour les chasseurs fait que ma solitude n'est pas dérangée. Mais ce choc des cultures nous rend sauvages l'un pour l'autre. De par la différence de nos langages, se comprendre nous est difficile. Alors qui ici est véritablement le sauvage ?

Je pense que c'est moi mais je ne ressens pas pour autant le sentiment d'abandon. Ma conception de la vie et de nos relations m'évite cette souffrance. Mais c'est surtout ma proximité avec la nature et la culture, deux choses m'étant toujours accessibles qui rendent mon isolement agréable. Et cette contemplation quotidienne de la vie me fait aussi réfléchir quant à l'empreinte anthropologique sur l'environnement. (203 mots)

## Dissertation

Dans la reprise du mythe de Robinson écrite par Michel Tournier *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Robinson est un personnage civilisé qui se retrouve subitement isolé et qui va au fil des mois développer un goût pour la solitude au point qu'il ne pourra plus quitter son île qu'il a nommée Speranza. Il correspond alors à la définition du sauvage de Littré : « Sauvage : qui se plaît à vivre seul, qui évite la fréquentation du monde ». L'exemple paradigmatique de Robinson témoigne de la compatibilité de la civilisation avec la sauvagerie, dans la mesure où la solitude est associée à un espace ouvert pour la méditation, la pensée libre et la vie authentique. Robinson découvre la vie fondamentale, l'intimité avec les éléments du monde dans cette solitude devenue sienne. Marcel Conche ne semble pas vouloir signifier autre chose quand il évoque sa vie à la campagne où la fréquentation de la nature comme des livres le ramènent à sa propre essence. Ce chemin de la civilisation à la vie sauvage correspondrait alors à un itinéraire d'individualisation et de libération par rapport à une vie communautaire étouffante. Pourtant, si la vie sauvage s'inscrit dans la continuité de l'éveil à la pensée que provoque la civilisation, n'est-ce pas pour un moment seulement ? A terme la vie sauvage ne conduit-elle pas à détruire notre humanité et à désapprendre ce qui fait de nous des hommes ? D'ailleurs la leçon de Tournier est ambiguë : certes, Robinson découvre l'élémentaire mais précisément parce qu'il se déconstruit en tant qu'homme, il épouse ce qu'il voit, entend et respire, il disparaît en tant que subjectivité pour devenir une sorte de conscience sans moi. La vie sauvage ne conduit-elle pas alors définitivement hors de la civilisation, à laquelle elle s'oppose en fait radicalement ? A ce propos, on entend dans le mot « sauvagerie » autre chose que le goût pour la solitude, quelque chose qui évoque la violence et la destruction, l'inhumanité à la fois morale, sociale et métaphysique. La définition de Littré est-elle vraiment tenable ? La valorisation de la vie sauvage peut-elle ne pas induire la sauvagerie sans revenir à la fréquentation des autres ? Mais a contrario, la fréquentation du monde peut-elle ne pas nous déposséder de nous-même et en quelque sorte nous rendre sauvage ?

En nous appuyant sur les deux tragédies d'Eschyle, *Les Suppliantes* et *Les 7 contre Thèbes*, sur la préface et les chapitres XVI à XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza et sur *Le Temps de l'innocence* d'E. Wharton, nous verrons en effet qu'une certaine définition de la vie sauvage, en valorisant la solitude, favorise le développement individuel, mais qu'à terme la vie sauvage ne peut que dégénérer en sauvagerie, pour enfin s'interroger sur la possibilité des communautés de ne pas sécréter la sauvagerie des hommes si elle donne un espace propre aux individus.

### **1. Le sauvage : celui qui « se plaît à vivre seul »**

La définition que donne Littré et que Marcel Conche reprend à son compte a cela de remarquable qu'elle fait de la « sauvagerie » le propre d'un être civilisé, qui cherche à développer sa vie propre individuelle, en s'isolant de la civilisation. Comme si la civilisation se prolongeait dans ce qui semble la contredire.

a) Ce goût pour la solitude témoigne donc en premier lieu d'un poids des communautés qui s'exerce sur les individus, lesquels cherchent à s'en libérer. On retrouve cette idée chez Eschyle lorsqu'il met en scène les Danaïdes qui veulent échapper dans un mouvement désespéré à un hymen barbare que la civilisation autorise pourtant : « Que les enfants d'une auguste mère échappent aux embrassements des mâles, libres d'hymen, libres de joug ! » (Parodos, p.56) La société des Egyptiades n'est appréhendée que sous la forme du joug, et la fuite en mer comme une libération. De même Archer, devenu lucide sur la vie qui l'attend n'aspire qu'à une seule chose : s'évader avec Ellen. Même si dans ce cas, le goût pour la solitude ne reste qu'à l'état de rêve, il entretient soudain ce désir de vie sauvage au moment où il a peur de mourir sous le joug des conventions : « Ne suis-je pas déjà mort ? N'y a-t-il pas des mois et des mois que ma vie est pareille à la mort ? » (chap.30, p.276). Le registre sépulcral le hante, il voit les maisons comme des tombeaux (31, p.282) et rêve de partir : « Ce que je veux c'est partir avec vous pour un monde où des mots comme celui-là n'existent pas : où nous serons simplement deux êtres qui s'aiment, qui sont tout l'un pour l'autre, pour lesquels le monde ne compte

pas... » (29, p.271). Fuir « la fréquentation du monde » pour se retrouver seuls ensemble, voilà le désir ardent d'Archer. En ce sens, il aspire au sauvage.

Spinoza justifie ce désir de solitude par le poids de la religion notamment. Cette solitude est en partie celle du sage qui préfère exercer la puissance de sa pensée que de se laisser embarquer par les dangers d'une superstition qui rend les hommes prisonniers des prêtres, du pouvoir et d'eux-mêmes. Il déplore que « Dieu [le Dieu des prêtres] a les sages en aversion » (Préface, p.43). Le goût pour la solitude est donc à articuler avec la recherche de la sagesse, laquelle doit couronner le désir de puissance de l'individu, désir d'exercer ses facultés sur lui-même sans qu'une puissance autoritaire extérieure ne vienne interférer. Comme « le grand secret du régime monarchique et son intérêt majeur est de tromper les hommes et de colorer du nom de religion la crainte qui doit les maîtriser » (Préface, p.47).

b) « Eviter la fréquentation du monde » pour retrouver sa pensée, pour avoir l'impression de vivre sa propre vie et non pas une vie imposée semble alors rendre compte du fait que la vie en sauvage serait la réaction à une vie communautaire qui ne permet pas le développement des individus. Finalement on peut alors se demander si la communauté ne génère pas une forme d'aliénation qui pousse l'individu dans ses retranchements et vers la solitude ?

- En effet, par la culture des préjugés et de la crainte, la société pousse « la plupart » à « s'ignorer eux-mêmes » (Préface, p.41), qu'elle jette les hommes à « s'adonner à tout genre de superstition » et à « désirer sans mesure des biens incertains » (Ibid, p.43).
- Dans le LTI, Wharton ne cesse de dénoncer que quand la culture impose ses conventions d'une main de fer gantée dans du velours, elle éloigne définitivement les individus d'eux-mêmes, les fabrique de part en part dans leurs ressemblances. Pensons aux Van der Luyden : « le mari et la femme étaient si parfaitement semblables qu'Archer se demandait comment après quarante ans d'intimité conjugale, ces deux êtres pouvaient se dissocier suffisamment pour être jamais d'un avis différent » (7, p.69). Pensons évidemment à May qui représente « le bon goût » et « le bon ton », et à laquelle Archer au début du roman se félicite de se fiancer : « Newland remercia le ciel d'être un citoyen de New York, et sur le point de s'allier à une jeune fille de son espèce » (4, p.49). Le choix du mot « espèce » est signifiant : il rappelle le vocabulaire naturaliste, comme si le comble de la culture ramenait à une forme de comportement naturel non civilisé. Comme si la logique de la culture restait et demeurait celle de la nature, une nature presque sauvage qui justifie alors chez les plus courageux une dissidence dans la « vie en sauvage ».

c) Soulignons enfin donc que le sauvage est alors celui qui cultive la liberté. Une liberté qui passe par la négation de la communauté et qui implique le courage de partir. Courage pour les Danaïdes de défier l'obligation sociale et politique de l'hymen en invoquant la déesse Artémis. Artémis, déesse de la chasse, protectrice des animaux sauvages, représentée avec son arc et sa chevelure au vent, si elle protège les naissances, a fait vœu de chasteté. Elle refuse tout accouplement, tout mariage par souci de liberté et préfère la communion avec les éléments naturels et les animaux : « que la chaste fille de Zeus, clément à qui implore sa clémence, laisse tomber sur moi de son visage austère un regard assurant mon salut » (Parodos, p.55) ; Artémis est à nouveau priée dans l'exodos par Danaos lui-même lorsqu'il prie ses filles de ne pas « succomber au désir » et de « subir un pareil destin », par les Danaïdes contre le discours des suivantes qui lui préfèrent Aphrodite. Courage pour Ellen de fuir son mari qui la trompait et la contraignait à une union malheureuse. C'est d'ailleurs Catherine Manson Mingott qui l'avoue : « Après tout Régina est une femme courageuse et Ellen aussi ; et j'aime le courage par-dessus tout » (30, p.280). La vieille aïeule comprend qu'Ellen est allée soutenir Régina qui subit l'opprobre générale en raison de son mari. Si Régina subit l'isolement, Ellen l'a en quelque sorte choisi en quittant l'Europe en même temps que son mari.

Pb : mais si la solitude est une réaction à la vie communautaire alors n'est-ce pas la communauté qui pourrait être sauvage et ne faut-il pas alors concevoir la sauvagerie autrement ? Penser la sauvagerie n'est-ce pas avant tout penser une forme de violence ?

## **2. Le sauvage : l'homme violent**

La définition de Littré reprise par Conche induit une séparation individu/communauté pour penser le sauvage. Mais il est apparu que la sauvagerie est peut-être induite par une société qui contient donc une part de sauvagerie qu'elle peut transmettre aux individus. Auquel cas, il semble qu'il y ait comme une forme objective de sauvagerie qui déstabilise l'équilibre de tout groupe et le met en danger.

- a) La sauvagerie naît dans le sein même de la « polis » et peut même traverser les pratiques de la vie policée.

Quand Eschyle décrit dans les 7CT les guerriers qui viennent combattre Cadmos, il y met tout son art pour évoquer la sauvagerie : sauvagerie de Polynice nourri par le sein de la ville de Cadmos, chassé par elle et qui revient belliqueux pour en découdre. Les chefs de guerre sont décrits par le messager avec des images qui doivent saisir l'esprit des spectateurs : « Tydée, tout bouillant altéré de combats, crie comme un serpent strident au soleil de midi » (2<sup>ème</sup> Episode p.154), Capanée porte « une torche flambante » et « proclame en lettres d'or « j'incendierai la ville » (p.156), Etéoclos « fait tourner ses cavales, grondantes sous leurs têtes, qui voudraient déjà bondir vers nos portes et dont les muselières sifflent un refrain barbare » (p.157). Il faut songer que tous ces chefs de guerre entraînés par Polynice sont argiens, non pas des sauvages isolés, mais porteurs d'une sauvagerie politique qui menace directement la ville de Cadmos. Ils sont perçus comme sauvages parce qu'étrangers certes mais ils se comportent également en sauvages parce qu'ils crient, sifflent et bondissent comme des animaux. Ils sont décrits comme ne disposant pas du logos. Leur comportement est effrayant parce qu'en-deçà de l'humanité, de la raison, du dialogue, ... Les boucliers gravés qu'ils arborent représentent et objectivent en quelque sorte cette violence qui va secouer les habitants de Thèbes retranchés derrière les murs pris d'assaut.

La violence objective se lit également explicitement sous la plume d'E. Wharton dans le LTI lorsqu'Ellen est sacrifiée : « Il y avait des choses qu'il fallait faire sans marchander, et parmi celles-ci, dans le vieux code de New York, était le dernier ralliement du clan autour du membre qui allait en être retranché. » « C'était ainsi dans ce vieux New York, où l'on donnait la mort sans effusion de sang ». Là encore il faut prendre les mots en leur sens littéral : Wharton parle de « clan », de « membre à retrancher » et de « sang versé », la nature fait à nouveau irruption dans le monde feutré des bonnes manières. Ellen est comparable à un membre qu'on ampute du corps social, un corps comparé à un clan. Le mot « clan » situe délibérément entre nature et culture, il s'agit d'un groupe presque animal qui se défend de ce qu'elle juge une agression extérieure. La sauvagerie décrite par Wharton manifeste une régression vers des comportements tribaux, signe que la civilisation n'a pas effacé une violence intrinsèque au groupe humain.

Spinoza souligne également le risque que l'Etat, quand il devient trop autoritaire et absolutiste, transforme les hommes en « bêtes brutes ou automates » (XX, p.193) car ne sollicitant pas leur raison quand il s'adresse à leurs craintes et leurs espoirs.

- b) La violence objective prend place aussi dans l'individu, non forcément imputable à la vie communautaire.

Spinoza conceptualise cela à partir du concept de nature. Il accorde une prééminence naturelle à l'individu : « la nature ne crée pas des nations mais des individus » (XVII, p.134), et c'est pourquoi il reprend à son compte l'« état de nature » : état fictionnel antérieur à tout Etat, où les hommes sont avant tout des individus indépendants et séparés même s'ils vivent dans des petites communautés de type familles. La loi de l'état de nature est la conservation de soi. « Tout ce donc qu'un individu considéré comme soumis au seul empire de la nature juge lui être utile, que ce soit sous la conduite de la droite raison ou par la violence de ses passions » (XVI, p.68). On voit ici que l'état de nature s'appuie sur une anthropologie individualiste, où les individus sont définis par leurs appétits et leur désir de puissance, autrement dit à partir du conatus : effort pour persévérer dans son être dit-on classiquement. Le conatus est la force propre par laquelle chaque existence se développe dans son environnement et dans lequel il s'inscrit par ses moyens. Le conatus définit donc l'individu comme

inscrit dans un rapport de forces. L'homme serait naturellement sauvage (au sens de Conche) mais aussi au sens d'enclenche à une certaine violence même si celle-ci ne fait l'objet d'aucun jugement négatif. La violence est un état de fait non un jugement de valeur, état de fait qui résulte de la condition initiale des individus qui « s'ils ne s'entraident pas, vivent très misérablement » (XVI, p.70)

Chez Eschyle, on retrouve cette méfiance et en même temps cette fascination pour le désir qui rend l'homme sauvage. A Zeus qui pourchasse Io répondent en vis-à-vis Egyptos et ses fils qui poursuivent le chœur des Danaïdes de leur désir violent également. Cette comparaison est explicitement reprise par le chœur qui s'identifie à leur célèbre aïeule : « une fugitive éperdue, semblable à la génisse pourchassée du loup » (p.63). Le chœur déploie tout un réseau d'images étayant cet argument : à plusieurs reprises elles se comparent à des colombes ou des rossignols fuyant la poursuite de l'épervier vorace. Dans les deux réseaux lexicaux elles sont incarnées en proies innocentes, promises à la dévoration du prédateur. L'allusion tantôt implicite, tantôt explicite au mythe de Procné et Philomèle, répétée plusieurs fois ("la voix du rossignol qui poursuit l'épervier" ou "un vol de colombes fuyant les éperviers" p.53) renforce cette image de jeunes filles victimes d'un viol. Le chœur des Suppliantes est habité par la peur, la peur de la capture, de la défloration, du mariage, de la captivité. Pour les décrire, elles évoquent des comparaisons animales également. « Eux pleins de pensées criminelles, de desseins perfides, au fond de leurs cœurs impurs, pas plus que des corbeaux n'ont souci des autels. », « Orgueilleux, tout dévorants d'audace impie comme des chiens sans vergogne, ils sont sourds à la voix des dieux » (3ième épisode, p.77). Les corbeaux ou les chiens manifestent l'animalité du désir non maîtrisé. Le corbeau rappelle le noir qui qualifie un peu plus haut leur armée. Est dénoncée l'hybris vers laquelle conduit le désir. Leur discours opère un glissement progressif, dénonçant d'abord l'hybris de leurs cousins avant d'élargir peu à peu cette démesure à l'ensemble du genre masculin : "que jamais je ne tombe au pouvoir des mâles vainqueurs !" (p.65), "comprends la démesure des mâles" (66).

Mais les femmes non plus ne sont pas épargnées par l'hybris, lorsqu'elles s'adonnent au pathos dans leurs supplications. Lorsque le chœur des thébaines se fait rabrouer par Etéocle avec sévérité parce que ses lamentations sont insupportables : « je vous demande à vous-mêmes, intolérables créatures : est-ce là faire ce qui convient et ce qui sauvera la ville ? », c'est parce qu'il trouve dans l'épanchement du chœur, dans leurs lamentations, une autre expression de la démesure. Une démesure dans la fragilité, dans la peur, dans l'effroi qui ne saurait faire société. Donner une place trop importante – ce qui est le cas dans le parodos et les stasimon – à la supplication et à la lamentation attaque la puissance rationnelle et organisatrice de l'intelligence humaine. D'ailleurs les didascalies vont dans ce sens : « Une troupe de femmes épouvantées se précipite en désordre dans l'orchestre » (p.145).

Pb : si la sauvagerie réside d'abord naturellement en l'homme, la communauté peut la renforcer et la véhiculer mais l'essence de la communauté n'est-elle pas avant tout de la canaliser comme en témoigne l'exemple d'Eteoclos vis-à-vis du chœur ? Comment éviter la sauvagerie de la communauté à l'égard de ceux qui se défient d'elle et qui « évitent la fréquentation du monde » ?

### **3. Le sauvage dans la communauté**

#### **a) Bienfait du sauvage : l'expression de la liberté**

Si l'on donne raison à Marcel Conche, on saisit que la figure du sauvage a un intérêt pour la communauté celui d'offrir un regard décalé sur la société par lequel les individus aveuglés par leurs pratiques, peuvent commencer à ouvrir les yeux.

C'est bien le rôle d'Ellen Olenska de décoller Archer sur ses valeurs et ses convictions. Alors qu'au chap.4 il se réjouit d'épouser une femme de son espèce, il déplore au chap.24 « chez nous il n'y a ni personnalité, ni caractère, ni variété. Nous sommes ennuyés à mourir » (p.234) et quelques lignes plus loin il lui avoue « je suis votre œuvre bien plus que vous n'avez jamais été la mienne ». Il a épousé le regard d'Ellen, l'étrangère presque sauvage, pour mieux saisir l'esprit de la communauté dans laquelle il évoluait. L'amour l'a déstabilisé et l'a décentré de lui-même pour mieux l'individualiser. Même si ce processus d'individualisation échouera en cours de route comme en

témoigne le chapitre 34 où l'on voit le renoncement d'Archer, peut-être encore prisonnier de son passé, de son engagement par rapport à sa femme décédée.

C'est aussi le rôle des philosophes et savants dans la cité que de faire entendre une voix discordante voire dissidente, la voix du penseur, un peu sauvage qui s'est éloigné du social pour mieux l'analyser. A la manière d'un Montaigne tel que l'évoque Conche, qui a voyagé et pensé seul pour mieux comprendre les tempêtes du monde. Spinoza écrit pour les esprits éclairés mais aussi pour éclairer la société. Son œuvre est polémique, il le sait et il entend avoir des réponses. Il écrit notamment pour ceux qui « croient que la raison doit être la servante de la théologie » (Préface, p.60), pour qui « il croit que cet ouvrage sera très utile » puisque capable de renverser leur croyance. L'œuvre du sauvage est donc une invitation à la liberté de pensée et à la discussion sur le légitime et l'illégitime en société. La voix du sauvage est celle du « for intérieur ».

Spinoza provoque, exactement comme Ellen Olenska, qui n'est pas ignorante des us et coutumes mais qui s'en moque : « Mme Olenska, insoucieuse des traditions, était vêtue d'un long fourreau de velours rouge, bordé autour du cou d'une haute fourrure noire ». Archer pense qu'« il y avait quelque chose de pervers et de provocant dans l'idée de porter des fourrures en plein salon surchauffé, et dans la combinaison d'un cou emmitouflé avec des bras nus » (12, p.119). La fourrure évoque la sauvagerie qui est en fait une provocation du regard tout comme de la pensée.

#### b) Eviter la sauvagerie sociale, transformer la communauté en société

Ce qui apparaît donc le plus dangereux n'est pas tant la sauvagerie de l'individu que la sauvagerie de la communauté à l'égard de celui qu'elle juge sauvage et dont elle a peur. La sauvagerie de la guerre comme la décrit le messager dans les 7CT qui s'achève dans une guerre fratricide où l'humain devient inhumain : « Roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi, j'engagerai le combat avec lui » s'exclame Étéocle cédant à son tour à l'hybris. La sauvagerie de l'exclusion et du sacrifice dans le LTI. Contre ces mécanismes, le dernier chapitre du LTI montre comment la vieille communauté newyorkaise s'est effondrée close sur elle-même, elle s'est finalement quasi « suicidée » étant devenue inadaptée au changement. A sa place une nouvelle société plus ouverte, plus libérale, plus commerciale aussi. La honte ne se transmet plus comme une faute originelle : « Au lieu de la [Fanny Beaufort] regarder avec une sorte de méfiance, la société l'avait joyeusement acceptée. Elle était jolie, amusante et douée : que pouvait-on demander de plus ? personne n'avait l'esprit assez étroit pour lui faire un grief du passé de son père, ni de son origine à elle » (p.310). Les individus y sont donc moins étouffés. L'époque a changé : à la communauté organique et oppressante fermée a succédé la société ouverte (distinction de Tönnies reprise et transformée par Durkheim).

Spinoza s'inscrit dans cette mouvance de pensée en fondant tout son ouvrage sur la défense de la liberté de pensée : « Moins il est laissé aux hommes de liberté de juger, plus on s'écarte de l'état le plus naturel, et plus le gouvernement a de violence » (XX, p.203). Il se fonde donc sur la liberté du « sauvage » pour chercher à éviter la sauvagerie de la société (sous forme de violence). En tenant compte du désir de pensée « selon sa complexion », l'Etat se fait moins violent et se met ainsi moins en péril. Au contraire même, elle en garantit la stabilité car « la liberté ne peut être enlevée sans grand danger pour la paix et grand dommage pour l'Etat » (Préface, p.57). L'homme que l'on musèle peut nourrir frustration, colère et rancœur à l'égard d'un Etat contre lequel il sera tenté de monter des séditions à l'image de celles qui ont gangrené l'Etat hébreux.

En accordant des libertés individuelles qui correspondent au droit naturel, Spinoza devient l'un des premiers défenseurs de la société libérale ouverte.

#### c) A terme disparition du sauvage

La sauvagerie canalisée par le droit et les mœurs est alors amenée à disparaître, puisque les mentalités se font plus accueillantes et ouvertes sur les différences. C'est en tout cas le credo de la démocratie. Et Archer lui-même se dit qu'« il y a du bon aussi dans le nouvel ordre des choses » en pensant à sa femme dont « l'âme avait été pareillement enfermée dans une armature aussi rigide que sa taille fine » (34, p.309). En faisant disparaître la sauvagerie sociale, la société libérale fait aussi disparaître l'individu jugé sauvage. Celui-ci est un original à la limite, un solitaire mais non pas un sauvage.

Même chez Eschyle, on se rend compte que la sauvagerie peut être désamorcée en fonction de la réaction de la cité. Si les Suppliantes sont d'abord considérées comme « une troupe vagabonde » (p.57), « à l'accoutrement si peu grec » (p.59), si « la querelle à l'improviste, par surprise, n'en résulte pour Argos » (p.63), ce sont bien les lois de l'hospitalité qui vont l'emporter et éviter la sauvagerie du conflit, éviter la sauvagerie (au moins dans un premier temps) des Danaïdes. Le Roi conformément à la procédure prévue par les lois va consulter son peuple et recueillir son avis tout en mobilisant son sens de la persuasion : « Que la Persuasion m'accompagne et la Chance efficace » (p.69). Les Suppliantes vont alors être accueillies en tant que « concitoyennes-étrangères ». Leur sauvagerie a disparu dans le regard des Argiens, et dans leur propre regard. Danaos pousse ses filles à se conformer aux usages et croyances des argiens. Elles vont donc quitter leur culture pour en épouser une autre. Nullement sauvages, elles sont d'abord étrangères puis presque semblables. L'hospitalité a su faire disparaître la peur de la sauvagerie et le jugement de la sauvagerie.

**Conclusion** : Si le sauvage est certes « celui qui évite la fréquentation du monde » pour préserver sa liberté, il n'en est pas moins un produit social, alors que la vraie sauvagerie est celle qui menace la communauté de l'extérieur et aussi de l'intérieur, cette violence qui réside en chaque individu et qui peut être amplifiée par des mécanismes communautaires. Pour contenir cette sauvagerie, seules des dispositions juridiques et morales (comme l'hospitalité ou la tolérance) sont en mesure de le faire. Le sauvage devient alors accepté en tant qu'homme chérissant la solitude, voire même bénéfique parce que proposant un regard décalé sur la société. A terme le jugement sur le « sauvage » peut même disparaître et se révéler être uniquement une question de lecture face à l'étranger.